



Les Maladies et la Médecine des Anciens Iroquois

Aristide Beaugrand-Champagne

Number 9, 1944

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1080199ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1080199ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaugrand-Champagne, A. (1944). Les Maladies et la Médecine des Anciens Iroquois. *Les Cahiers des Dix*, (9), 227–242. <https://doi.org/10.7202/1080199ar>

Les Maladies et la Médecine

des Anciens Iroquois

Par **ARISTIDE BEAUGRAND-CHAMPAGNE.**

Malgré la rigueur d'un climat qui exige encore de nous toutes les ressources dont l'ingéniosité moderne dispose, et qui manquaient à tous les Amérindiens; malgré des habitudes de vie très irrégulières — ils mangeaient, par exemple, à toute heure et jeûnaient parfois pendant plusieurs jours quand la chasse ne donnait pas, ou que la disette des grains sévissait, soit à cause de pluies incessantes, soit à cause de sécheresses prolongées—malgré, enfin, les excès auxquels ils se livraient souvent quand ils acceptaient l'invitation à ces festins pantagruéliques, où la bienséance, comme ils l'entendaient, exigeait qu'on ne laissât rien, les Iroquois jouissaient en général d'une bonne santé.

Cette bonne santé, ils la devaient sans doute à leur vie active en plein air; à la bonne qualité et à la simplicité des mets de leur cuisine; à l'eau pure qu'ils buvaient, mais ils la devaient par-dessus tout à l'allaitement maternel prolongé — les Iroquoises nourrissaient leurs enfants jusqu'à l'âge de trois et même de cinq ans — ce qui leur assurait une constitution forte et les mettait à l'abri des maladies de la première enfance. Toutefois, les Iroquois n'étaient pas exempts des maladies inhérentes à la nature humaine, et ils en avaient même quelques-unes qui leur étaient particulières, comme l'ophtalmie.

La phtisie les attaquait aussi quelquefois à l'adolescence, et la scrofule faisait des ravages parmi eux.

Avec l'âge ils devenaient rhumatisants et paralytiques. On sait, par déduction, qu'ils souffraient parfois du scorbut, puisqu'ils en connaissaient le remède.

J'ai noté dans l'examen de squelettes, que la carie des dents ne leur était pas inconnue; mais je crois que ce mal leur venait d'une abrasion excessive de la couronne qui mettait la pulpe à découvert, ce qu'il faut attribuer à l'usage de tuyaux de pipes en argile grossière, et à l'habitude de manger des mets où le sable adhérerait encore après la cuisson, plus qu'à des troubles stomachiques comme c'est généralement le cas.

Avant le contact des Européens, les Amérindiens ne connaissaient aucune des maladies épidémiques comme le choléra, la fièvre typhoïde, et la peste; ils ne connaissaient non plus aucune des maladies vénériennes dont sont affligées les races blanches.

Lafitau assure que l'on voyait parmi eux peu de gens contrefaits de naissance; qu'ils n'étaient sujets ni à la goutte, ni aux gravelles, ni aux apoplexies; qu'ils ne mouraient que très rarement de mort subite.

Tous les missionnaires s'accordent à dire que les Iroquois étaient de belle stature, bien découplés, forts et vigoureux, et que, s'ils pouvaient éviter les accidents qu'on ne peut pas toujours parer, et la phtisie de l'adolescence, ils parvenaient généralement jusqu'à une extrême vieillesse « dans laquelle il faut les assommer ou s'attendre à les voir mourir par une pure défaillance de la nature. » (Lafitau).

Les Iroquois n'étaient ni violents, ni emportés; d'une patience que rien ne pouvait rebuter; ils étaient, par contre, prompts à la riposte et n'oublièrent jamais les injures qu'on leur faisait.

Physiquement, ils étaient de teint brun clair, avaient les cheveux droits et noirs; les yeux noirs, légèrement bridés et inclinés de bas en haut; le crâne brachycéphale, toutes caractéristiques qui les classent dans la famille asiatique, et indiquent qu'ils sont originaires de Chine ou de Mongolie.

Ainsi sommairement campés au physique, nous pouvons passer à la description des maladies dont ils pouvaient souffrir.

Une des maladies les plus fréquentes des Iroquois — on pourrait dire de tous les Amérindiens — était une espèce d'ophtalmie qui

affectait encore plus les paupières et le canal lacrymal que le globe de l'oeil, auquel le terme d'ophtalmie s'applique particulièrement.

Ce mal leur venait surtout en hiver, et leur était causé par la fumée qui se répandait dans les cabanes, d'où elle ne pouvait sortir par les orifices du toit quand le vent soufflait en rafale, ou quand le temps était humide, ou quand il pleuvait ou neigeait, ou encore quand la provision de bois sec venait à manquer et qu'il leur fallait en brûler qui était encore vert.

Tout le monde sait combien la fumée est intolérable: aussi, peut-on croire sans peine les missionnaires qui nous disent dans leurs relations quels tourments ils endurent dans les cabanes enfumées et qu'ils sont parfois obligés de se coucher à plat ventre, les yeux collés au sol pour diminuer le tourment.

La répétition fréquente de ces accidents finissait par causer une faiblesse du muscle orbiculaire qui, ne retenant plus la paupière, la laissait baisser en la retournant au dehors, exposant ainsi la muqueuse et le globe de l'oeil, sans cette protection naturelle.

Ils cherchaient naturellement à remédier du mieux qu'ils pouvaient à ce malaise, et employaient à cet effet l'euphrase, en infusions dont ils se lavaient les yeux, et à défaut de quoi ils s'appliquaient de la salive ou s'en faisaient appliquer par d'autres qui, sans cérémonie, leur crachaient dans l'oeil et répandaient du doigt le collyre improvisé.

L'euphrase est une plante de la famille des scrofulariacées, et que l'on ne trouve en plein épanouissement que dans les parages du golfe Saint-Laurent.

Comme cette plante est rare, et partant précieuse, je me demande si ce n'est pas pour en faire la récolte, ou pour l'obtenir par la traite, que les Hurons et les Iroquois venaient dans le golfe, où Cartier les a rencontrés lors de son premier voyage.

Il semble, en effet, que l'euphrase ne croît pas au delà de l'île d'Orléans, où elle est déjà rabougrie, comme il arrive aux plantes qui sont à la limite de leur habitat.

Le maniement des outils de pierre dont ils se servaient; le mon-

tage des pointes de flèches sur le fût des traits; le forage des trous dans le test des coquillages pour les enfilet, fournissaient l'occasion de petites blessures qui s'envenimaient souvent à cause de la malpropreté des mains comme des instruments, et déterminaient des septicémies parfois rebelles et dangereuses.

Contre ces petits accidents, les Indiens laissaient couler le sang jusqu'à coagulation pour les cas simples; mais pour les cas d'infection, cette asepsie naturelle ne suffisait plus et l'on avait recours à l'eau pure dont on lavait la plaie que l'on recouvrait ensuite de gomme de sapin, de pin ou d'épinette.

Si le mal empirait et que la blessure prenait mauvaise mine, on avait recours au séneçon doré, à la consoude en cataplasmes ou en lotions.

Dans les cas dangereux on suçait la plaie soi-même ou on la faisait sucer par un autmoïn ou sorcier, ou par un parent ou ami, et l'on mettait des feuilles fraîches de plantain en les renouvelant dès qu'elles se fanaient.

Généralement on avait raison de ces blessures.

Il en allait autrement des blessures reçues à la guerre, parce qu'elles étaient presque toujours mortelles à cause de l'empoisonnement des pointes de flèches par l'aconit, la varaïre ou par l'anémone des bois.

Dans ces cas, on suçait ou l'on faisait sucer la plaie immédiatement soit par un homme soit par un chien, et l'on appliquait des cataplasmes de séneçon ou de consoude ou de plantain que l'on remplaçait toutes les heures environ.

Il n'y avait jamais de mutilés de guerre hormis les scalpés, et ceux qui étaient laissés pour morts à la suite d'un coup de tomahawk, qui n'avait fait que les étourdir au lieu de les tuer raide.

Les jeunes guerriers ne tenaient pas à faire des prisonniers: ce qu'ils voulaient surtout, c'était de pouvoir rapporter au village au moins un scalp, pour pouvoir porter à leur casque de guerre la plume d'aigle à bout rougi qui témoignait de leur exploit et de leur valeur.

Les scalpés n'en mouraient pas toujours.

D'abord, le crâne n'était pas toujours enfoncé: il pouvait y avoir fêlure et perte de connaissance, ce qui permettait à l'ennemi de lever la calotte en la tirant par la touffe ou par la hure, après avoir coupé la peau avec une pierre tranchante par un mouvement circulaire passant à la racine des cheveux sur le front, et au-dessus des oreilles sur les côtés et en arrière.

La bataille terminée, les scalpés qui n'étaient pas morts sur le coup, se ranimaient et étaient emportés par leurs compatriotes ou se traînaient en dehors du champ de bataille pour passer la nuit en quelque bon endroit d'où ils pouvaient gagner leur pays à petites journées.

C'était là la plus grave des blessures parce que l'hémorragie pouvait suivre le scalpage et emporter l'homme incapable de se soigner.

S'il survivait, une sorte de peau ou de tégument finissait par se former et notre homme prenait la mine d'un franciscain avec sa couronne de cheveux; mais la calvitie était permanente malgré les vertus du romarin sauvage ou lédon des marais.

Le scorbut venait aux Indiens du fait de la continuité d'une alimentation défectueuse au cours des mois d'hiver, alors qu'ils ne pouvaient compter que sur le maïs et le poisson fumé.

Cette maladie produit une inflammation des gencives et le déchaussement des dents, puis un état de prostration dans lequel le malade succombe.

On la guérissait avec des infusions de bourgeons d'épinette blanche ou d'une sorte de plantain, qui est la ménianthe ou trèfle d'eau.

C'est avec des bourgeons d'épinette que les Indiens de Stadacona guérèrent les équipages de Jacques Cartier d'une épidémie de scorbut menaçant de les emporter tous.

Les missionnaires parlent assez souvent du rhumatisme et sont

portés à mettre sur le compte d'excès vénériens, cette maladie des muscles, des articulations et des viscères.

Il y a là matière à discussion. On ne voit pas que l'on puisse attribuer à des peuples sains, et qui n'ont pas encore eu de contact avec les blancs, une origine « honteuse » à des maladies qui peuvent fort bien n'avoir pour cause que des excès d'une toute autre nature.

Quoi qu'il en soit, les Iroquois soignaient ces affections par des massages et des applications de cataplasmes faits de diverses plantes écrasées et pilées, ou par des espèces d'onguents fabriqués de graisse d'ours mêlée à des plantes écrasées et pilées comme le séneçon, les fleurs de sureau, la véronique, le thé des bois, l'endoderme ou écorce intérieure du frêne, du saule.

Cette médication servait également dans les cas de paralysie générale ou partielle, avec massages complémentaires.

La scrofule, la phtisie étaient traitées par des potions de baume de monarde; de lycopode, de bétouine, de lobélie.

Voilà pour les maladies ordinaires des hommes et des femmes.

Pour les maladies particulières aux femmes, les Iroquoises utilisaient à l'époque des menstruations des potions de rue, de chardon.

Pendant la grossesse les Iroquoises buvaient à larges doses une potion de framboisier comme préventif aux difficultés de l'accouchement.

Il est intéressant de dire ici comment les femmes indiennes accouchaient facilement et la plupart du temps sans aucune intervention ou assistance.

Quand elles sentaient que le moment de la délivrance approchait, elles se retiraient à l'écart et se couchaient sur le sol. Elles avaient apporté une peau de chevreuil si elles étaient dans leur village, mais s'en passaient si elles étaient au loin, ou que la tribu fût en marche, dans le cas des nomades.

Elles avaient aussi apporté une pierre bien tranchante pour sectionner le cordon ombilical, et, ainsi préparées, elles attendaient.

Au moment de la délivrance, le nouveau-né glissait sur la peau de chevreuil ou dans l'herbe molle, et la mère, après avoir attendu que le dernier flot de sang fut passé, s'empressait de pincer le cordon et de le couper assez loin pour pouvoir y faire un noeud qu'elle glissait près de l'ombélic du nouveau-né.

Puis se délivrant elle-même du placenta, elle se levait lentement, et, après avoir enroulé son enfant dans la peau de chevreuil ou dans un pan de sa robe, elle s'en retournait à sa cabane, ou rejoignait la tribu en marche en hâtant le pas.

L'opération prenait généralement deux heures et personne ne s'était préoccupé de l'absence de la mère, non plus que l'on s'étonnait de la recrue qui venait grossir le nombre des guerriers, ou celui des femmes.

Les maladies et les remèdes dont je viens de parler sont des maladies et des remèdes de famille; des choses ordinaires et de tous les jours.

C'était l'affaire des femmes d'aller dans les bois et les champs faire la cueillette des herbes médicinales qu'elles faisaient sécher aux panes qui couraient de divisions en divisions, ou qu'elles pilaient et mêlaient à la graisse d'ours, et déposaient dans des jarres de terre-cuite en vue des besoins futurs.

Cette médecine simple était à la portée de tout le monde, et, comme dit Lafitau, chacun pouvait la professer sans avoir pris le titre de docteur et s'être arrogé le droit de vie et de mort sur ses compatriotes. « Ceci dit, ajoute le savant jésuite, sans prétendre faire injure aux médecins de nos jours qui sont véritablement habiles, et qui ont infiniment perfectionné leur art, et beaucoup renchéri sur leurs prédécesseurs. » Lafitau écrivait cela en 1724, que ne dirait-il pas de la médecine et des méthodes d'aujourd'hui.

* * *

A côté de cette médecine de vieilles femmes, comme on aime à

dire, il y en avait une autre, très compliquée, où la superstition, la magie, la suggestion, la prière, les exhortations et les menaces jouaient le rôle principal.

Cette médecine était administrée par des hommes et des femmes dits de médecine, et appelés Autmoins ou Sorciers par les missionnaires des premiers temps.

Ces thaumaturges appartenaient généralement à la tribu ou au clan, mais ils pouvaient aussi venir de l'extérieur, et l'on en a connus dont la réputation s'étendait au loin, et que l'on faisait venir à grands frais.

Quand la fièvre prenait un malade, ou que la phtisie menaçait d'en emporter un autre; quand un pauvre épileptique avait ses transes, ou qu'une femme prise d'hystérie se tordait dans ses convulsions, les parents et les amis de la victime se trouvaient à leur tour pris d'une crainte superstitieuse, qui leur faisait voir dans ces affections l'intervention de quelque mauvais esprit, un sort jeté par un ennemi, une réclamation de quelque mort, la colère du totem offensé du clan.

C'est alors que l'on avait recours au Devin ou Sorcier, et qu'on lui promettait tout ce que la tendresse des parents, ou la générosité des amis pouvaient offrir.

On peut constater que les anciens Iroquois étaient plus civilisés que les primitifs ordinaires. « Presque partout, dans les sociétés primitives, la maladie, quand elle est grave, prend l'aspect d'une souillure ou d'une condamnation. » (Lévy-Bruhl).

Pris de frayeur on abandonne le malade à son sort: tout au plus consent-on à lui donner à manger aux heures des repas, sans se soucier s'il mange, ou ne mange pas.

« Jamais, au cours de toute sa maladie, le malade n'entend une parole de réconfort, ni ne voit une personne qui l'encourage à avaler une bouchée... On croira que j'exagère; mais, quoi que je dise, mes paroles ne rendront jamais la sèche ingratitude de cet entourage impitoyable. » (L. P. Gumilla: *El Orinoco ilustrado*).

Revenons à nos primitifs.

Le sorcier amené en présence du malade commençait par demander quand la maladie avait débuté, si elle était plus violente le jour que la nuit; si l'on ne croyait pas que la maladie fût le fait d'un sort que l'on aurait jeté au malade; si on lui connaissait des ennemis; si le malade avait commis quelque action dérogatoire.

On était en effet convaincu que les maladies graves, et la mort, ne sont pas des phénomènes naturels, et ne pouvaient avoir été causés que par quelque dérogation ou par quelque maléfice.

Ainsi renseigné sur ce qu'il ne pouvait diagnostiquer, le sorcier déposait son sac à médecines et commençait pour de bon à traiter son patient.

Le sac à médecines contenait des instruments divers et des paquets d'herbes médicinales.

Le Récollet Gabriel Sagard nous a décrit dans son langage savoureux du XVIIe siècle ce qu'il trouva dans le sac de Trigatin, sorcier converti, « estimé bon Pirotois & très excellent Médecin ».

« Il y avoit premièrement une pierre un peu plus grosse que le poing taillée en ovale, de couleur un peu rouge, ayant un traict noir tout autour prenant d'un bout à l'autre, dont ils tiennent que quand quelqu'un doit mourir de la maladie dont il est atteint, elle s'ouvre un peu par le petit traict noir, & que s'il n'en doit pas mourir elle ne s'ouvre point, s'entend qu'il faut que le Pirotois approche la pierre du malade.

« Il y avoit aussi dans ce sac, cinq petits bastons de cèdre, longs de six ou sept pouces chacun, & un peu bruslés autour, desquels ils se servent pour prédire les choses à venir & pour advertir des passées. Qu'il ne s'y mesle tout plein de bourdes parmy leurs prophéties, personne n'en peut douter, c'est pourquoi est malheureux celui qui hébété s'y fie. »

Il est aussi question d'une sorte de petit tambour de basque « avec quoy ils recueillent l'esprit des malades & conjurent le diable. »

Je pense que ce tambour n'est autre que cette espèce de crécelle formée de deux carapaces de tortue et emmanchée, dans laquelle les

Hurons et les Iroquois enfermaient des petits cailloux ou des grains de maïs séché, et dont ils se servaient pour scander les mouvements de leurs danses rituelles, aussi bien que pour accompagner les chants et les incantations, et pour appeler en passant entre les cabanes, les villageois aux réunions.

Après s'être recueilli un instant et avoir fait une invocation aux Esprits, le médecin commençait par souffler « sur la partie dolente », dit Sagard, après quoi il pratiquait quelques petites incisions au moyen d'une pierre tranchante, et, selon le cas, se mettait en devoir de sucer les plaies qu'il venait de faire, et qui se trouvaient généralement du côté opposé à celui où le patient sentait son mal.

Toutefois, il n'en était pas toujours ainsi, par exemple dans le cas de blessures, alors que le traitement s'appliquait naturellement à l'endroit malade.

Le traitement consistait en massages; en sucements; en applications de cataplasmes chauds ou froids de toutes sortes de plantes; de fleurs; de racines; d'écorces d'arbres, le tout accompagné de chants et de danses commandés par le médecin, et auxquels tout le monde présent prenait part, pendant que les proches parents, toujours sur l'ordre du sorcier, préparaient un festin de ceci ou de cela, selon le cas et selon le temps.

Les parents ne s'épargnaient ni trouble, ni dépense pour se procurer ce que le médecin avait ordonné: festin de chien, ce qui était le plus coûteux; festin d'ours; de poisson fumé; de maïs, de tout, enfin, de ce qui pouvait passer dans la tête du sorcier, qui savait toujours ce qu'il pouvait ordonner, avant même d'entrer dans la cabane du malade, pour avoir adroitement questionné ceux qui étaient venu le chercher.

Le festin fini, il n'était pas rare que le patient eut accusé quelque soulagement, quelque apaisement, dont on félicitait le sorcier en lui faisant les cadeaux d'usage, et en lui souhaitant bon voyage.

Les remèdes du médecin-sorcier étaient, comme de juste, plus

effectifs et plus « forts » que ceux des vieilles femmes: les herbes mieux choisies, et cueillies en meilleur temps.

Les missionnaires admettent que ces médecins-sorciers étaient parfois d'une science réelle et d'une grande habileté, et que quelques-uns d'entre eux avaient opéré des guérisons surprenantes, même quand des médecins authentiques avaient prononcé que toute intervention était inutile, comme ce fut le cas pour un Sauvage que l'on avait transporté à Montréal et que les médecins du lieu avaient abandonné à son sort.

Sagard raconte qu'un Sauvage nommé Néogabinat « s'était pris d'eau-de-vie » avec quelques autres qui l'avaient dans leur folie de vin déposé tout nu sur un lit de charbons encore ardents, avait été secouru par des femmes qui l'avaient, par compassion, tiré de ce brasier et, après avoir enlevé les charbons qui tenaient encore après ses chairs, l'avaient lavé sans cesse avec une décoction faite de la deuxième écorce d'un arbre « appelé pruche, espèce de sapin », ce qui l'avait rendu « sain et gaillard en moins de trois semaines » et que dès le dixième jour il s'était rendu au couvent des Récollets pour leur montrer ce de « quoy on s'était servi pour le guérir ».

C'était la revanche des vieilles femmes sur les avis des Esculapes du temps, que Néogabinat mourrait de ses blessures.

Il arrivait que le sorcier eût affaire à des malades plus gravement atteints que dans les cas précités, et qu'il fallût recourir à des moyens plus énergiques que les massages, les sucements et les cataplasmes d'herbes.

On avait alors recours à la « suerie » c'est-à-dire à la transpiration produite par l'absorption de potions spécialement propres à cet effet comme l'angélique, la verge d'or, la millefeuilles. Si la transpiration ainsi produite n'amenait les résultats désirés, on recourait alors au grand moyen de l'étuve ou cabane à suer.

Dans un endroit propice et généralement à proximité d'un ruisseau, d'un marais ou d'une rivière, on élevait une hutte faite de branches fichées en terre et recourbées en forme de tonnelle.

Sur cette charpente on entrelaçait d'autres branches plus petites ou des lianes, et l'on fabriquait ainsi un treillis, que l'on recouvrait de rameaux, puis de terre délayée comme un mortier, ou de levées de tourbe comme nous en utilisons dans nos parterres.

Ces cabanes avaient généralement huit à dix pieds de profondeur sur trois ou plus de largeur.

Pendant que l'on procédait à la construction de la tonnelle, on allumait dans le voisinage un bon feu dans lequel on faisait rougir des pierres.

Une fois les pierres suffisamment chaudes, on introduisait le malade dans la cabane en le poussant tout au fond et, entre ses pieds et la porte on plaçait sur le sol les pierres chaudes après quoi on fermait le tout en lutant l'entrée comme je viens de dire.

Ainsi enfermé le malade devenait bientôt couvert de sueurs et, afin qu'il transpirât assez, on remplaçait les pierres refroidies, par d'autres qui attendaient dans le brasier.

Les missionnaires s'accordent tous à dire que cette sudothérapie produisait des effets merveilleux et que, le plus souvent, le malade se trouvait, avec quelques soins additionnels et des potions ad hoc, complètement guéri en peu de temps.

Parfois le traitement était plus drastique, et, dès la sudation terminée, on prenait le malade et on lui faisait prendre un bain non glacé, mais frais, comme pouvaient en fournir la rivière, le ruisseau ou le marais.

Voilà, du mieux que j'ai pu la décrire, la thérapeutique des Iroquois pour ce qui est des maladies ordinaires que leur diagnostic pouvait déceler.

Il y avait, cependant, des maladies dont les symptômes leur échappaient, et que les médecins-sorciers mettaient sur le compte des maléfices et des dérogations aux préceptes de vie qu'ils étaient censés observer.

Le sorcier se rendait alors dans une cabane et, sans toutefois se livrer lui-même, toujours, aux effets de la sudation, entrait en tranes

en faisant quelquefois branler la cabane dans sa lutte avec les Esprits auxquels il voulait arracher le secret de la guérison souhaitée.

Après un temps, il sortait de son antre improvisé, les yeux hagards, et de tout son être en proie à un tremblement qui faisait à la fois l'admiration et la crainte des assistants.

Poussé comme par une force invincible, le sorcier s'élançait en criant dans les ruelles qui séparaient les cabanes, les bras battant l'air comme s'il cherchait à saisir dans l'espace quelque objet invisible.

Complètement emporté par son transport, il bousculait tout le monde, renversait les objets qui se trouvaient sur son chemin; il entrait dans les maisons et, sans se soucier des foyers, descendait l'allée centrale, sortait de nouveau, rentrait encore dans sa course folle, et finissait par lâcher un grand cri de triomphe et s'approchait du malade, plus mort que vif, qui l'avait suivi du regard.

Alors, transfiguré et couvert de sueurs, penché sur lui et le ruoyant, il interpellait des êtres imaginaires qu'il était du reste seul à voir et, soudainement, comme par un tour de passe-passe, tirait de l'un des organes, selon la maladie, un petit objet quelconque qu'il brandissait victorieusement devant l'assistance ébahie et disait que c'était là la cause de tout le mal, et que le patient était guéri, ou qu'il était sur le chemin de la guérison.

Il est certain que tout ce manège produisait quelque effet d'auto-suggestion et que de fait, les auteurs anciens sont forcés de l'admettre, on notait une amélioration sensible et même la guérison après le passage de cet étrange Esculape.

Hélas! il arrivait aussi que le malade mourût, même avec, et peut-être à cause de l'intervention du Sorcier. On pensait alors, comme on pense aujourd'hui, que la science et l'habileté sont parfois impuissantes contre les ravages de la maladie, et l'on mettait sur le compte de la colère des dieux la perte que l'on avait à déplorer.

Les missionnaires anciens, et les auteurs qui ont traité des moeurs des sociétés primitives, prétendent que le sorcier était quelquefois payé et soudoyé, pour faire passer le malade de vie à trépas, soit

par vengeance de quelqu'un, soit par intérêt, comme dans le cas d'un chef.

Sans doute pouvait-il en être ainsi; mais dans le cas des Iroquois, comme le fils n'héritait pas de son père, et que le titre de chef n'était pas transmissible, ni dans sa famille, ni dans celle de sa femme, l'occasion d'exercer un maléfice ou sortilège de cette nature devait être assez rare, attendu qu'il ne pouvait profiter que très indirectement à celui qui aurait pu y recourir.

Il y avait au moins une consolation: on ne s'était pas appauvri en remèdes coûteux, ou en opérations réussies, mais dont la suite, seule, était devenue mortelle.

Le Sorcier s'en allait avec la satisfaction du devoir accompli, et l'orgueil d'avoir été appelé de si loin, parfois, au chevet d'un malade que personne dans son entourage n'avait pu guérir.

On pourrait parler beaucoup plus longuement de ce sujet, que je condense ici en quinze pages; la nomenclature de toutes les plantes utilisées par les Indiens; leurs vertus curatives, le temps et le mode de la cueillette; la façon de les préparer et de les administrer sont des sujets intéressants.

Certes, on peut dire que l'on connaît presque toutes les plantes qui poussent en un point quelconque du globe, et que celles qui ont une valeur médicinale sont depuis longtemps cataloguées et étiquetées; soit, mais il n'en reste pas moins que l'on est parfois surpris de lire dans quelque récit de voyage, dans quelque rapport d'une exploration lointaine, des faits si extraordinaires que l'on se demande si l'on est tant que cela certain de nos connaissances.

Je fais ici allusion à trois faits qui démontrent bien comment nous pourrions « revoir » nos matières en botanique médicale et industrielle.

Le premier fait se rapporte à un article du *Readers Digest* d'il y a quelques années et intitulé: « Bone bending in the Jungle ».

L'auteur, un médecin hollandais venu en mission dans la Guyane Hollandaise, rapporte comment les Nègres de l'arrière-pays de cette

colonie utilisent le suc de certaines plantes — dont il n'a pu, à son grand regret, se procurer un échantillon ni le nom — pour ramollir les os et les redresser sans aucune opération, mais par simple application sur la peau pendant un certain temps, comme nous faisons avec des emplâtres.

L'auteur a été témoin d'une partie du traitement et son article est fort intéressant à lire même si on le fait par simple curiosité; je regrette de ne pouvoir le citer ici.

Le deuxième fait se rapporte aussi au suc ou jus de certaines plantes, et me revient de la lecture d'un ouvrage dont j'ai oublié le titre, mais qui se rapportait au Mexique.

Pendant la halte d'une expédition archéologique qui se dirigeait au coeur de la jungle, où l'on avait rapporté la présence de grandes ruines, il arriva que l'on se trouva près d'un village de la brousse, et que les indigènes, attirés par un si grand événement, affluèrent auprès des explorateurs et des équipages de mulets.

L'un des indigènes ayant remarqué un objet de métal — probablement la boucle et son ardillon — qui tenait la ceinture de cuir tressé de l'un des membres de l'expédition, voulut se l'approprier.

Sur le refus du propriétaire de s'en défaire et, autant qu'il m'en souvient, par dépit de ce refus, l'indigène disparut dans la forêt.

Au bout d'un certain temps il en revint avec un morceau de fer façonné en entrelacs ou, si l'on veut, comme tressé à la main, et sans le secours du feu ni d'aucun forgeage.

Le fer, trempé dans le suc d'une certaine plante, était devenu mou et maniable à volonté, et ne se durcit qu'après un certain temps.

Tout ce que l'on put offrir à l'Indien, boucle et ardillon compris, ne put l'induire à dévoiler son secret, et la caravane partit sans avoir pu pénétrer ce mystère dont la révélation ferait la joie de bien des gens dans bien des pays.

Le troisième a trait à un phénomène qui a beaucoup intrigué les chercheurs, il y a quelques années. Un nègre d'Haïti, ayant, par

mégarde, mangé d'un certain fruit, entra bientôt dans une grande torpeur et devint tout couvert de sueurs. On crut qu'il s'était empoisonné et qu'il allait mourir. Il n'en fut rien cependant: après avoir été jusqu'aux portes de la mort, le noir revint lentement à l'état normal, mais dans cette curieuse aventure il était devenu blanc par tout le corps, comme tout homme de race blanche.

On l'examina, on le questionna, on le fit venir aux Etats-Unis où un organisme non moindre que le Smithsonian Institute, si j'ai bonne mémoire, le garda en observation pendant quelque temps.

Je n'ai pu savoir ce qu'il en est advenu, comme il arrive souvent de faits rapportés dans des revues et dont le cas n'a pas fait le sujet d'un livre, ou d'une communication aux sociétés savantes.

La guerre a coupé court à bien des recherches, et arrêté la marche de celles que l'on avait entreprises, et qui ne parurent pas propres à assurer la victoire de nos armes.

Les Indiens se méfient des Blancs, et tiennent, du reste, que ce qui vaut pour eux ne vaut pas pour les Blancs et *vice-versa*; ils disent volontiers que nous ne pourrions rien entendre, ni comprendre à ce qu'ils font en certaines circonstances, et qu'il vaut mieux garder leurs secrets que de risquer d'en perdre les avantages en les répandant.

Aristide Beaugrand-Champagne